



www.comptoirlitteraire.com

présente l'étude du

“Discours sur les sciences et les arts” (1750)

«dissertation philosophique et morale» de

Jean-Jacques ROUSSEAU

pour laquelle on trouve un résumé

puis une analyse :

- la genèse (page 3),
- l'importance du "*Discours*" dans la pensée de Rousseau (page 4),
- la destinée de l'œuvre (page 6).

Bonne lecture !

Résumé

Exorde

Rousseau plaça en épigraphe cette citation d'Ovide : «Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis. [«On me tient pour barbare parce qu'on ne me comprend point.»].

Il commença par ce bel élan : *«C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts ; dissiper, par les lumières de sa raison les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé ; s'élever au-dessus de lui-même, s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes ; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers ; et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.»* Mais Rousseau rappela que l'humanité a connu un mythique âge primitif : *«On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, et dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocents et vertueux aimaient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitaient ensemble sous les mêmes cabanes.»* Mais *«nos âmes se sont corrompues à mesure que nos sciences [au sens général de «savoirs»] et nos arts [«techniques»] se sont avancés à la perfection. [...] On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevait sur notre horizon, et le même phénomène s'est observé dans tous les temps et dans tous les lieux.»*

Il annonce qu'il va en donner des preuves historiques, et démontrer qu'il ne pouvait en être autrement.

Première partie

L'auteur constate que :

- En adoucissant la vie sociale, les sciences et les arts, en occupant les humains à des futilités, et en leur faisant oublier leur servitude, n'ont fait que camoufler le joug des tyrans. En effet, *«les sciences, les lettres et les arts étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont les hommes sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils semblaient être nés, leur font aimer leur esclavage et en forment ce qu'on appelle des peuples policés.»*
- Il n'y a pas de lien nécessaire entre progrès de civilisation et progrès moral : *«L'élévation et l'abaissement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'astre qui nous éclaire durant la nuit que le sort des mœurs et de la probité au progrès des sciences et des arts.»* La politesse et le raffinement des sociétés civilisées cachent la férocité de leurs mœurs.
- Le progrès aboutit à la corruption de la nature humaine, et à celle des mœurs d'une société. Autrefois, les peuples vainqueurs étaient des barbares, mais des barbares vertueux, et leur victoire n'eut pour cause que l'amollissement des caractères et des mœurs chez leurs rivaux plus civilisés. À Athènes, cité démocratique, bavarde et cultivée, Rousseau oppose Lacédémone (Sparte), cité martiale, dont était supérieure la constitution car elle réalisait quelque peu l'idéal de *"La république"* de Platon, *«cette république de demi-dieux plutôt que d'hommes»* étant *«aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses lois»* - *«Les mœurs de Sparte ont toujours été proposées en exemple à toute la Grèce ; toute la Grèce était corrompue et il y avait encore la vertu à Sparte ; toute la Grèce était esclave, Sparte seule était encore libre»*. Rousseau considère que, au cours de l'Histoire, le progrès des sciences, des arts et du luxe a perdu l'Égypte, la Grèce, Rome, Constantinople, la Chine, tandis que les peuples ignorants et primitifs (Germaines, vieux Romains, Suisses, sauvages de l'Amérique) ont conservé leur vertu et leur bonheur. Quelle eût été l'indignation de l'antique Fabricius [consul romain du IIIe siècle avant Jésus-Christ rendu célèbre, par Plutarque, dans ses *"Vies des hommes illustres"*, et par Juvénal, pour son incorruptibilité, pour sa vertu] devant la décadence de Rome ! Pour Rousseau encore, au XVIIIe siècle, les mensonges de la bienséance ont remplacé la vertu, que les vices sont voilés sous la politesse ou déguisés habilement en vertus :

«Nos âmes se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés à la perfection».

- S'il est irréversible et même réparateur, l'état de culture est essentiellement insuffisant.

Seconde partie

Les sciences sont nées de notre vaine curiosité et de notre orgueil. Leur exercice n'est possible qu'à des oisifs, et suppose l'inégalité sociale. Elles détruisent le sens religieux sans rétablir la morale. La recherche de la vérité ne vaut peut-être pas les risques qu'elle fait courir à l'esprit.

Quant aux arts, ils sont inséparables du luxe, qui est un agent de corruption et de décadence. Rousseau s'afflige de voir «*que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent et que le luxe s'étend*».

Enfin, la multiplication des commodités de la vie, le perfectionnement des sciences et des arts, le développement de la culture intellectuelle firent s'évanouir les vertus militaires, et faussèrent l'éducation qui forme des savants et non des citoyens. «*Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrières, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit et corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissements immenses, où l'on élève à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs.*» Contre le savoir corrompeur des sciences, des lettres et des arts, Rousseau valorise l'ignorance et la simplicité vertueuse. Il attaque le raffinement des êtres habitués aux sciences et aux arts, et leur oppose une image d'hommes vigoureux et guerriers.

Cependant, si les sciences et les arts sont néfastes pour le plus grand nombre, ils ne nuisent toutefois pas aux grands hommes, aux sages, qui sont ceux qui se sont rendus utiles à l'humanité. Il indique : «*Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinait à faire des disciples. Les Verulam [le philosophe anglais Francis Bacon, qui était baron de Verulam] les Descartes et les Newton, ces précepteurs du genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes, et quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés?*»

Il demande au Prince [celui qui exerce le pouvoir] de suivre leurs conseils. Quant à lui, il entend rester dans l'obscurité, déclarant : «*Je ne me soucie de plaire ni aux beaux esprits, ni aux gens à la mode.*» Il fustige l'époque : «*On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talents ; ni d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, et la vertu reste sans honneurs.*»

Il termine son "Discours" par cet hymne : «*Ô vertu, science sublime des âmes simples, faut-il donc tant de peines et d'appareil [«ensemble d'éléments préparés pour obtenir un résultat»] pour te connaître? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs? et ne suffit-il pas, pour apprendre tes lois, de rentrer en soi-même, et d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions? Voilà la véritable philosophie. Sachons nous en contenter ; et sans envier la gloire de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la république des lettres, tâchons de mettre entre eux et nous cette distinction glorieuse qu'on remarquait jadis entre deux grands peuples ; que l'un savait bien dire, et l'autre, bien faire.*»

Analyse

Genèse

Rousseau la raconta plusieurs fois :

- D'abord dans une des "Quatre lettres à M. le président de Malesherbes contenant le vrai tableau de mon caractère et les vrais motifs de ma conduite" (1762), où il fit part de son émotion lorsque, en octobre 1749, rendant visite à Diderot, qui était emprisonné au château de Vincennes pour sa "Lettre sur les aveugles", il était, en lisant le journal "Le Mercure de France", tombé sur la question mise en concours par l'Académie de Dijon pour son prix annuel : «Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs». Il raconta : «*Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture. Tout à coup, je me sens l'esprit*

ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jeta dans un trouble inexprimable ; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'opresse, soulève ma poitrine ; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de larmes, sans avoir senti que j'en répandais.»

- Puis il refit son récit dans "Les confessions" : «À l'instant de cette lecture, je vis un autre univers et je devins un autre homme... En arrivant à Vincennes, j'étais dans une agitation qui tenait du délire. Diderot l'aperçut : je lui en dis la cause, et je lui lus la "Prosopopée de Fabricius" [Rousseau avait composé ce texte où, «le rappelant à la vie» [une prosopopée est, en effet, un texte dans lequel on fait parler et agir un absent, un mort, un animal, une chose personnifiée], il donnait la parole à l'incorruptible consul romain] écrite en crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix. Je le fis et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement» ("Livres deuxième", chapitre 8).

Comme l'Académie de Dijon avait fixé ces règles au candidat : «Il sera libre d'écrire en français ou en latin. Il ne faut pas que la lecture excède trois quarts d'heure», Rousseau s'obligea donc à la rédaction d'une dissertation sur un sujet donné, sous une forme et un volume fixés, à remettre à une date précise, ce qui allait à l'encontre de sa paresse et de son goût de la liberté.

En mars 1750, il envoya le texte à l'Académie de Dijon.

Le 9 juillet 1750, l'Académie décerna le prix au "*Discours sur les sciences et les arts*".

En janvier 1751, le texte fut publié sans nom d'auteur mais avec la simple mention : «*Par un citoyen de Genève*» et l'indication d'un éditeur de cette ville, alors que l'ouvrage sortit des presses de la librairie Pissot à Paris.

Importance du "Discours" dans la pensée de Rousseau

Ce fut du fond du cœur que Rousseau se lança dans la critique du progrès, car, prenant soudain conscience d'une éloquence dont il ne soupçonnait pas encore qu'elle allait le condamner à une tâche d'écrivain qu'il abhorrait et adorait à la fois, il eut l'impression de découvrir sa vérité, de devenir «*un autre homme*» en prenant le contre-pied de son siècle, «le siècle des Lumières», de la vie mondaine, du luxe et des agréments d'une société policée.

En effet, il se trouvait que cette prise de position était l'aboutissement de tout son passé, l'expression profonde de son tempérament. Son origine plébéienne, sa timidité, sa formation par les leçons des prédicateurs protestants, tous ces éléments lui avaient inspiré une tendance au puritanisme, le mépris des richesses, le sens de la justice, le goût de la vertu, la crainte des réunions. Ces vieux sentiments alors réveillés lui firent éprouver comme une blessure le désaccord entre sa vie simple et la société qui lui paraissait corrompue, pervertie par le luxe et la civilisation (mais qu'il tenait pourtant à fréquenter !). Voilà que, soudain, tout s'expliquait pour lui, qu'il comprit que son malheur datait de l'entrée qu'il y avait faite. Et il considérait que sa propre histoire était celle de l'humanité tout entière, qui était passée du bonheur des êtres primitifs au malheur des peuples civilisés. D'où un réquisitoire vibrant contre l'Histoire, qui, dans son cours implacable, rejetait le monde de la pauvreté, et cachait les scandaleux privilèges des puissants sous le masque des arts et des sciences.

Cette idée allait faire l'unité de toute sa pensée, allait entraîner l'enchaînement de toute une série de raisonnements : la nature avait fait l'être humain bon, libre et heureux ; la société et la civilisation l'avaient corrompu, rendu méchant, esclave et misérable. Pour lui, cette corruption avait commencé quand la raison avait prédominé sur l'instinct, quand l'inégalité des conditions des êtres humains s'était imposée. Et il lui apparaissait que, plus l'état social est avancé, plus il est corrompu ; que le progrès des arts et des sciences serait parallèle à une décadence de la vertu ; mieux, qu'il l'accélérait.

Il avait ainsi retrouvé les lieux communs des philosophies antiques (d'où sa composition de la "*Prosopopée de Fabricius*"). En effet, on se demande depuis des siècles si les connaissances développées par l'humanité aident à mieux vivre, à mieux être. Si, à première vue, on peut se rendre

compte que les savoirs et les techniques ont permis l'amélioration de nos conditions de vie, cette idée n'est pas partagée par tous, et Rousseau, par exemple, défendit la thèse contraire, expliquant que le progrès dans les connaissances, malgré son apparence brillante, est en réalité néfaste. Il s'opposa à la diffusion massive des savoirs, car il y voyait la cause de la décadence moderne.

D'abord, faisant un appel très classique à la vertu des vieux âges, invoquant la voix de la conscience face aux corruptions du monde moderne, il établissait que les avancements dans les sciences et les arts sont souvent réservés à l'élite, sont élaborés par et pour elle, la favorisent et permettent la consolidation de son pouvoir sur le peuple. De plus, au fur et à mesure que les sciences se perfectionnent, que le goût des arts s'étend, se développent le goût des richesses (débordantes et inutiles parce que superficielles), le goût du luxe.

D'autre part, selon Rousseau, le progrès technique n'est pas un progrès moral parce que l'individu qui en profite n'est plus ce qu'il est mais ce qu'il a, parce que les valeurs du patriotisme, de la fidélité, etc., disparaissent au profit de valeurs de l'apparence. Il affirmait que la vertu dépend non de la science mais de la conscience (souvenir de Rabelais : «Science sans conscience n'est que ruine de l'âme»?).

Il ajoutait que le progrès ne contribue en rien à notre bonheur, qui ne peut être trouvé que dans une vie simple. Il mit en question la modernité car, pour lui, en visant une émancipation totale de l'être humain, elle risque de conduire, au contraire, à une existence déshumanisée et malheureuse. Il souligna qu'il est beaucoup plus difficile de soumettre un peuple autonome qui satisfait seul à ses propres besoins, réduits souvent au strict minimum, qu'un peuple soumis au désir de satisfaire des besoins souvent inutiles, qui est, de ce fait un peuple d'esclaves parce qu'ils sont privés de liberté naturelle et demeurent souvent miséreux.

En conséquence, si le but de l'humanité est le bonheur de tous, elle ne doit pas s'entêter dans une vaine curiosité et une nocive vanité qui la poussent à vouloir tout savoir. Pourquoi ne pas développer la sagesse pratique (dans les actions) plutôt que la connaissance et les savoirs? Pourquoi vouloir tout savoir et tout théoriser sur le monde quand on sait à peine se comprendre soi-même? Pourquoi chercher la superficialité, alors que la simplicité et une vie saine et naturelle pourraient nous rendre plus libres de l'asservissement par les plus forts? Au passage, avec une belle véhémence, il mettait même en doute la pertinence de la philosophie : *«Je demanderai seulement : qu'est-ce que la philosophie? Que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? À les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans criant, chacun de son côté, sur une place publique : "Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point".»*

Pour Rousseau, il faudrait aspirer à une vie plus proche de la nature, où la société telle que nous la connaissons n'existerait plus. Au lieu de laisser grandir des besoins inutiles, et de donner le soin aux plus riches de nous les fournir à leur gré, on pourrait promouvoir une société où la curiosité, la compétition et la vanité ne seraient pas valorisées.

Par cette contestation du dogme des bienfaits du progrès qui entraînerait beaucoup d'inégalités, et ne permettrait pas d'atteindre le bonheur, il remettait donc en question tous les fondements de l'organisation sociale créée par les êtres humains.

Il faut remarquer que Rousseau, qui prétend ne pas vouloir *«envier la gloire de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la république des lettres»*, qui déclare que l'artiste *«qui veut être applaudi»* *«rabaïssera son génie au niveau de son siècle, et aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie que des merveilles qu'on n'admirerait que longtemps après sa mort»*, commença alors sa querelle avec Voltaire en l'interpelant ainsi : *«Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse, et combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses vous en a coûté de grandes.»*

On ne peut manquer d'être sidéré par ce témoignage de l'intégrisme musulman que Rousseau cite avec admiration : *«On dit que le calife Omar, consulté sur ce qu'il fallait faire de la bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes : si les livres de cette bibliothèque contiennent des choses*

opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais et il faut les brûler ; s'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore : ils sont superflus.»

La question de l'Académie de Dijon avait permis à Rousseau de jeter, de façon très audacieuse, un doute sur l'optimisme des Lumières. Aussi, à partir du "*Discours sur les sciences et les arts*", allait-il se lancer dans un combat contre ceux qu'en son temps on appelait les «philosophes», qui, en réaction contre la morale d'austérité et de renoncement du siècle précédent, célébraient le progrès matériel dont ils pensaient qu'il engendre le progrès moral, et conditionne le bonheur. C'était, en particulier, la conviction des rédacteurs de l'"*Encyclopédie*" qui étaient animés par la foi dans la civilisation, la conviction de Voltaire qui avait publié en 1736 un poème intitulé dans "*Le mondain ou l'apologie du luxe*".

Destinée de l'oeuvre

Le "*Discours sur les sciences et les arts*" fut publié en novembre 1750.

Les lecteurs d'alors furent étonnés. Les idées de Rousseau leur parurent nouvelles et originales. Habités à des écrits spirituels ou à de froides dissertations, ils furent séduits par l'âpreté du moraliste, par l'enthousiasme d'une âme sincère aimée d'une ardeur où l'on percevait parfois l'amertume d'un homme blessé par la vie, par la forte éloquence du style car Rousseau s'était enflammé pour ses idées.

Ce qu'on allait appeler «le premier discours» obtint donc un grand succès. En quelques mois, son auteur fut célèbre.

Mais le texte souleva aussitôt une polémique. Si le "*Discours préliminaire*" de l'"*Encyclopédie*", écrit par d'Alembert, évoqua l'originalité de la position de Rousseau sans la rejeter absolument au nom du progrès, fut publiée une foule de réfutations (notamment celles du pasteur Vernet, de M. Gautier, professeur à Nancy, et de Stanislas Leszczyński, ancien roi de Pologne, duc de Lorraine, "*Réponse au discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon*" qui fut publiée dans "Le Mercure de France" de septembre 1751).

Rousseau tint tête, et répondit avec fermeté en protestant contre les déformations infligées à sa pensée, déclarant qu'était loin de lui l'idée de détruire la société civilisée, et de prêcher un retour à la vie primitive, qu'il jugeait impossible et dangereux. Il publia ainsi "***Lettre à M. Grimm sur la réfutation de son discours par M. Gautier***" (1751) et "***Lettre à Stanislas***" (1751) ; à celui-ci, qui avait voulu voir en lui «un barbare», il rétorquait : «*Gardons-nous de conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques et détruire les universités et les académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie ; et les mœurs n'y gagneraient rien [...] On n'a jamais vu de peuple une fois corrompu revenir à la vertu. Laissons donc les sciences et les arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus ; cherchons à faire une diversion sage, et tâchons de donner le change à leurs passions [...] Les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité.*» En 1752, dans sa préface de "*Narcisse*", il écrivit : «*Les arts et les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes.*»

Dans le "*Livre huitième*" des "*Confessions*", il allait trouver que son "*Discours*" «*manque absolument de logique et d'ordre*». qu'il est «*faible de raisonnement*», «*pauvre de nombre et d'harmonie*».

Le manuscrit de la version originale a disparu. Le "*Discours*" tel qu'on le connaît est basé sur une version corrigée plus tard par Rousseau, et destinée à une éventuelle édition de ses "*OEuvres complètes*". Dans la "*Préface*", il indiqua ce qui peut distinguer cette nouvelle version de la première. Et, lors de la réalisation de cette version corrigée, il ajouta un "*Avertissement*", qui se lit ainsi : «*Qu'est-ce que la célébrité? Voici le malheureux ouvrage à qui je dois la mienne. Il est certain que cette pièce qui m'a valu un prix et qui m'a fait un nom est tout au plus médiocre et j'ose ajouter qu'elle est une des moindres de tout ce recueil. Quel gouffre de misères n'eût point évité l'auteur, si ce premier livre n'eût été reçu que comme il méritait de l'être? Mais il fallait qu'une faveur d'abord injuste m'attirât par degrés une rigueur qui l'est encore plus.*»

Si l'ouvrage avait été pour lui une libération contre le préjugé des «Lumières» et de leur prétendue valeur morale, à l'occasion des discussions postérieures, par un mouvement de recul devant les applications pratiques, Rousseau montra bien ce qu'il y avait là pour lui de goût du paradoxe.

Si, dans le "*Discours sur les sciences et les arts*", Rousseau déploya une éloquence, qui est sans cesse nourrie de réminiscences classiques, où il y a trop d'apostrophes, d'interrogations, d'exclamations, d'antithèses et de formules (surtout dans le texte de "*La prosopopée*"), qui paraît aujourd'hui d'une rhétorique bien artificielle et factice, ses idées peuvent encore nourrir aujourd'hui une réflexion sur la légitimité du progrès scientifique tel que nous le connaissons, sur la société de consommation.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com